

La naissance du libéralisme, "l'école classique anglaise", les classiques

Introduction

Eléments sur les auteurs

Ce sont essentiellement des britanniques.

- **Adam Smith** (1723-1790, écossais), le plus grand nom, celui dont tout le monde a entendu parler. Tous les économistes y font référence et sont censés l'avoir lu. Philosophe et économiste, il publie en 1776 "*Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*" (on dit aussi "*Richesse des nations*.")
- **Thomas Robert Malthus** (1766-1834, anglais), encore plus connu à cause de sa loi.
- **David Ricardo** (1872-1823, anglais). Tout le monde le cite, beaucoup l'ont lu. Il publie en 1817 "*Des principes de l'économie politique et de l'impôt*"

Un français, **Jean-Baptiste Say** (1767-1832) connu pour un "*Traité d'économie politique*" dont la première édition date de 1803 et la sixième de 1848.

Beaucoup plus tardif **John Stuart Mill** (1806-1873, anglais), auteur en 1848 des "*Principes d'économie politique*". En tant qu'économiste, il reprend les thèses de Ricardo, économiste technicien. En tant que philosophe des sciences, il a un recul épistémologique sur ce que Ricardo et lui disent. Ceci explique qu'on en parle pour lui-même.

Smith "père de l'économie politique"

Adam Smith, est toujours, enfin, très souvent, appelé le "père du libéralisme", mais aussi, ce qui est le plus intéressant : le "père de l'économie politique".

La sociologie a aussi des "pères" : Auguste Comte ou Emile Durkheim selon les sources. L'économie a un père. La sociologie a un père. La physique n'a jamais eu de père, les mathématiques encore moins. Alors, d'où vient ce besoin d'avoir des paternités dans les disciplines dites aujourd'hui "sciences molles" par opposition à la physique, la "vraie science" ? La réponse est assez importante. C'est ce que l'on appelle le **passage du discours normatif au discours explicatif**. Qu'est ce que cela veut dire ? Discours normatif, c'est : *Je fais de l'économie pour dire ce que doit être l'économie*. Discours explicatif, c'est : *comment ça marche ?*

Adam Smith, 18^e siècle : "**père de l'économie politique**" ? On sait bien, tout d'abord, qu'il y a eu, avant lui, de l'économie concrète. On sait aussi parfaitement qu'**Aristote** a une économie tout à fait passionnante, et pourtant le père de l'économie politique est beaucoup plus tardif que lui. Pourquoi ? C'est très simple, même si cela paraît un peu caricatural ! Aristote a un discours normatif ; il va chercher à **définir ce que doit être l'économie pour que la cité fonctionne**. La norme de l'économie pour Aristote c'est le politique, la cité. **Il faut que** la cité fonctionne, **pour cela il faut que** l'économie fonctionne de telle et telle façon, **pour que...** On est en normatif.

Au **moyen âge**, peut être un peu avant, mais au moyen âge européen, il y a un renforcement de cet aspect normatif avec le **discours théologique**. Il faut que l'économie assure le fonctionnement de la cité mais le fonctionnement de la cité doit correspondre aux desseins de Dieu. Cela paraît assez étonnant aujourd'hui, si l'on y réfléchit : Dieu a rarement dit ce qu'il voulait ! Mais il y avait des gens pour savoir ou croire savoir, ce qu'il voulait et qui disaient ce qu'il voulait, qui l'imposaient au politique, qui l'imposait à l'économie.

Un dernier exemple de discours normatif dans un autre domaine, c'est **Jean-Jacques Rousseau** dans le "*Contrat social*" - le vocabulaire est actuel ce n'est pas une citation - : "Je cherche le droit et la justice et ne m'occupe pas des faits". C'est lui qui le dit, il se pose en discours normatif.

A partir de Smith, il y a une tentative de "comprendre comment ça marche indépendamment de normes extérieures à l'économie". **Premier aspect sur la paternité de Smith : l'économie politique, à partir de lui, peut se définir comme s'extrayant du politique et a fortiori du théologique.**

Maintenant, serait-on en discours explicatif ? Ce n'est pas tout à fait vrai, même s'il y a de l'explicatif depuis Smith. Faute de temps, il sera impossible de justifier les deux affirmations suivantes mais il aurait été intéressant de les argumenter bien que tout le monde en soit convaincu.

De nos jours, tout discours économique reste normatif même s'il a la volonté d'expliquer et qu'il essaie de le faire, de façon plus ou moins réussie d'ailleurs. Il ne peut pas, non plus, s'extraire totalement du politique.

Tout discours économique est aussi idéologique mais pas au sens péjoratif. Le libéralisme est une idéologie, une vision du monde, une philosophie. Le socialisme en est une autre. Aucun discours économique ne peut être neutre au plan idéologique.

On est passé à une volonté d'explication, on a des éléments d'explication mais on ne peut pas s'extraire du normatif.

Dernier point, tout à fait différent, sur la paternité de Smith, il faut reconnaître aussi, et là on est beaucoup plus neutre, qu'il est le premier à avoir abordé à peu près la totalité des questions qui se posent en économie. On avait eu un français qui, avant, avait déjà pas mal travaillé. Mais c'est incomparable, il a fait le tour de la question. Il n'a pas donné toutes les réponses que nous, nous donnons, mais si on lit la "Richesse des nations", l'actualité de son propos, qui a plus de deux siècles est remarquable. Il a fait le tour de la question et beaucoup d'autres depuis auraient bien fait d'en faire autant.

Smith est **philosophe avant d'être économiste**. "*Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*" publié en 1776, avait été précédé en 1759 par la "*Théorie des sentiments moraux*". Pour situer la valeur du philosophe, on peut dire que Hegel, le grand philosophe au bout duquel il y aura aussi Marx, reprend beaucoup de thèses de Smith.

En tant que philosophe, Smith est connu et, ce n'est pas neutre en économie, pour avoir introduit outre le concept d'**intérêt personnel**, ce qu'il a appelé la "**sympathie**". Il a posé l'hypothèse que nous agissons selon deux causes : premièrement dans notre intérêt personnel, deuxièmement en fonction du jugement que les autres portent sur nous.

Smith, dans son survol global, est confronté à des contradictions et, ce qui est admirable chez lui, c'est qu'il ne les nie pas. Deux éléments permettent de l'expliquer : il refuse la thèse simpliste des néo-classiques selon laquelle nous n'agissons que par intérêt personnel : "*Intérêt et sympathie peuvent conduire au bien commun, à la justice sociale...*". Mais il constate que concrètement, les capitalistes et les propriétaires fonciers écrasent les travailleurs. Toutes les dix pages, il dit qu'"on pourrait atteindre la justice et le bien commun mais qu'en fait, on ne les atteint pas". Mais en même temps il est le "père du libéralisme" ; à partir de là, il est partagé entre deux attitudes : d'un côté la résignation - "c'est dommage, mais le libéralisme est indispensable à la croissance" -, de l'autre, la justification dont voilà un exemple : "*le mendiant qui se chauffe au soleil le long d'une haie possède ordinairement cette paix et cette tranquillité que les rois poursuivent toujours*".

Ricardo n'est qu'économiste ; il ne se pose pas de problème philosophique.

Fondements des discours de Smith et Ricardo

A leur époque, ils constatent : **un accroissement de la population et un accroissement du niveau de vie moyen**. Accroissement du niveau de vie "moyen" parce que Smith comme Ricardo en sont bien conscients, l'accroissement de la misère chez certaines classes de la société est visible. Et ce double accroissement, ils l'accrochent immédiatement au **développement industriel** qui démarre simultanément, lequel s'explique fondamentalement pour eux par deux éléments la **division du travail** et l'**accumulation du capital**. A partir de ces éléments, croissance de la population, croissance du niveau de vie moyen grâce à l'accumulation du capital, ils deviennent les chantres du capitalisme ! Il faut accumuler, accumuler, accumuler pour rendre riche tout le monde. Ricardo en est quasiment persuadé (encore que !), Smith s'aperçoit bien que ce n'est pas vrai mais il est emporté par cette idée de croissance.

Autre constat, l'existence de **classes sociales définies par les revenus qu'elles touchent**. Propriétaires fonciers, capitalistes, travailleurs sont définis par leurs revenus que sont la rente, les profits, les salaires.

Les classes sociales : ce n'est pas Marx, ce sont les classiques. Il y en avait déjà eu avant mais ce ne sont pas les mêmes.

Tous les deux se proposent de **déterminer les lois qui règlent ce que nous appelons aujourd'hui la répartition**. C'est plus net chez Ricardo qui écrit "*Déterminer les lois qui règlent la distribution des richesses entre les classes de la société, voilà le principal problème en économie politique...*"

Déterminer les lois : en 1817, tout le monde est scientifique. Tout le monde dit que l'économie va bientôt être de la physique. Il y en a encore pour le dire aujourd'hui hélas ! Déterminer les lois, ça veut dire déterminer les "**lois naturelles**". Ricardo est sûr qu'il va trouver les lois de la nature de la répartition. Ce sont les éléments du fondement explicatif, du discours lui-même explicatif, mais en fait, puisqu'il n'existe pas un discours neutre sur l'économie, **quelle est donc leur visée normative** ? C'est l'affirmation brute, non discutée, parce que cela leur paraît indiscutable **qu'il faut instaurer ou revenir au libéralisme**.

Le libéralisme

Pourquoi le libéralisme ?

Deux raisons essentielles

La critique des corporations

Ecole classique anglaise certes mais Jean-Baptiste Say est français, la Révolution est française et on ne parle que de liberté.

Cette première raison est explicitée partout, dans tous les livres d'histoire : le ressenti quasi universel des contraintes des corporations, monopoles gigantesques, extrêmement limités - on dirait malthusiens - Pas moyen de monter dans la hiérarchie parce que le nombre de postes était défini... Tout le monde aspirait à la liberté.

Le sentiment de revenir à la liberté "naturelle"

Deuxième élément beaucoup plus important et peut être beaucoup plus grave. Les classiques, Jean-Baptiste Say, les révolutionnaires français sont persuadés de revenir à la liberté "naturelle". "Naturel". "Naturellement". Dès qu'un scientifique ou un politique utilise ces mots, il faut y prendre garde ! Car cela ne peut être que ce qui lui paraît naturel ! Smith et Ricardo (comme avant eux les Physiocrates, Du Pont de Nemours et Quesnay même s'ils n'avaient pas employé ces mots là) disent : "*il faut revenir aux lois naturelles que les gouvernants doivent respecter*". Si on y réfléchit un tout petit peu, c'est une aberration. Ou les lois sont naturelles et les gouvernants ne peuvent faire autrement que de les appliquer ou elles ne le sont pas et alors comment doivent-ils faire ? Il y a une contradiction logique absolue dans l'affirmation "*les gouvernants doivent appliquer les lois naturelles*". Si elles sont naturelles, ils ne peuvent pas s'en extraire, s'ils peuvent en promulguer c'est qu'elles ne sont pas naturelles. A l'époque, on ne s'en rend pas compte mais on est parfaitement honnête avec soi-même.

Illustration avec une phrase de Jean-Baptiste Say : "*les facultés de l'homme par les développements dont elles sont susceptibles, nous montrent quel est son véritable état naturel. L'état de nature pour l'homme est celui où il est parvenu à tout développement dont il est susceptible, à toute sa maturité*". Jean Baptiste Say pour atteindre cet état naturel prône le libéralisme et Marx prend presque les mêmes mots. Lui dit "*propriété privée et collective des moyens de production*". L'état de nature en terme de visée est le même. Les moyens pour y arriver ne sont sans doute pas naturels puisqu'on en a deux strictement opposés avec Say et Marx et qu'il y en a certainement d'autres avec d'autres politiques.

Le contenu du libéralisme des classiques

Est ce l'hyper - libéralisme actuel, la loi de la jungle ? Tout le monde est d'accord pour dire non. Le libéralisme, de Smith en particulier - il est très explicité par lui - n'est pas la loi de la jungle même si Smith donne les éléments pour pervertir ce qu'il dit et aller vers la loi de la jungle.

Cette théorie économique (le libéralisme, l'instauration de la concurrence) s'articule autour de **quatre concepts**.

- **L'égoïsme de l'homo economicus**

L'individu poursuit son intérêt personnel. Il est égoïste. Ce concept d'homo economicus est déjà employé par Smith à son époque pour signifier la caractéristique de l'homme qui suit son intérêt personnel. Les néo-classiques prendront la même position. Quand on les attaque et qu'on leur demande ce qu'est cet individu qui est un égoïste pur, ils répondent que l'altruiste, celui qui s'occupe des autres, qui se marie... est un objet d'étude pour la sociologie, la psychologie, eux ne font que de l'économie ! Réponse honnête un temps, elle ne l'est plus puisque les économistes actuels débordent de l'économie pour affirmer que nous ne devrions faire que ce que l'homo economicus dit qu'il faut faire ! Les néo-classiques, les libéraux actuels imposent à tout le social les exigences de l'homo economicus. C'est à cause de ce problème, que l'on a jamais pu résoudre que l'on s'est acheminé vers l'hyper libéralisme actuel et vraisemblablement la montée des individualismes.

- **Un individu décide mieux qu'une autorité politique**

Cela paraît du bon sens, mais, si on y réfléchit bien, ce n'est pas autant du bon sens que cela. Il arrive que les capitalistes perdent de l'argent - en ce moment, surtout ! les petits capitalistes justement -. Mais c'était et c'est toujours la position des libéraux. Toutefois, même s'il affirme cela, Smith ne dit pas qu'il ne faut pas d'État. Un certain Hayek (1899-1992), dans certains de ses écrits, semble refuser complètement l'État mais ce n'est pas du tout la position de Smith et des classiques anglais. Smith écrit à propos du **rôle de l'État** "*Dans le système de la liberté naturelle, le souverain n'a que trois devoirs à remplir*". Le premier, c'est la **défense nationale**. Le deuxième c'est la **défense entre les citoyens** que nous appellerions police/justice. Tout le monde conserve cela, même Hayek. Le troisième est très intéressant parce qu'on n'en parle plus du tout à l'heure actuelle : c'est le "*devoir d'ériger ou d'entretenir certains ouvrages publics et certaines institutions (penser éducation nationale) que l'intérêt privé d'un particulier ne pourrait jamais le porter à ériger ou à entretenir parce que jamais le profit n'en rembourserait la dépense à un particulier ou à quelques particuliers quoique à l'égard d'une grande société ce profit fasse beaucoup plus que rembourser les dépenses*". Il suffit de mettre là les VRD (voies et réseaux divers). Enlever les routes et les capitalistes font faillite ! Les chemins de fer ont été privés mais cela n'a pas duré longtemps et quand on y revient, on n'est pas tellement gagnant (penser à British Railways par exemple). Des "*institutions*" doivent être prises en charge par l'État. Smith et le bon sens réalisent que la **liberté de faire du profit** (et ce n'est pas a priori péjoratif) **implique des domaines non-libres**. Tous les services publics sont présents dans cet écrit de Smith alors qu'à son époque le concept d'éducation nationale par exemple n'avait pas de sens. C'est un vrai penseur car sa pensée reste valable aujourd'hui, même dans des domaines qu'il ne pouvait imaginer.

Pour assurer le libéralisme, il y a des domaines où l'on doit (normatif) ne pas être libéral. Le père des néo-classiques dit exactement la même chose (lui se dit aussi socialiste, mais c'est un socialiste tout à fait particulier, il est aussi libéral). Il affirme, de façon explicite, qu'il y a des domaines où il ne faut pas laisser la liberté. Les libéraux actuels se servent de lui mais ne se servent pas de ces passages là.

- **La somme des intérêts particuliers conduit à l'intérêt général grâce à la "main invisible"**

Smith le dit plutôt en ces termes : "*Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société que s'il avait réellement pour but d'y travailler*". Il ne pouvait pas prendre une expression aussi simple parce qu'il est philosophe et que personne n'a jamais pu définir ce qu'est l'intérêt général. C'est une traduction actuelle prise par les libéraux actuels. Personne ne sachant ce qu'est l'intérêt général, on ne risque pas que ceci soit vrai.

Deuxième élément : les libéraux savent que ce passage ne concerne que les capitalistes. C'est la somme des intérêts des capitalistes qui conduit au maximum de revenus. Puisque chacun cherche à faire le plus gros gâteau, alors le gâteau est le plus gros possible : ce qui est n'est pas systématiquement vrai. Ce n'est pas parce que chacun fait plus, que le total fait plus. C'est ce que

L'on appelle le problème micro/macro. Là encore, il y a trahison de Smith qui n'a pas dit ce qu'on lui fait dire. Et surtout, même si on reste au niveau où il l'a dit, si on admet que cela est toujours vrai, que la somme des revenus individuels des capitalistes, parce que c'est de cela qu'il s'agit, donne le maximum de revenu - on dira - national, cela laisse entier le problème de la répartition que Ricardo tenait pour principal. De toute façon, même si on agrandit le gâteau, on ne dit rien de la répartition. Smith se rend bien compte que la répartition n'est pas brillante. Marx ira encore plus loin. Les néo-classiques, eux, s'en moquent car ils affirment que tous les individus peuvent être des capitalistes !

- **Il faut empêcher la constitution de coalitions, préserver la concurrence et refuser les monopoles**

Tout le monde sait que le laisser-faire absolu conduit aux monopoles. Les gros mangent les petits. Et il en suffit d'un, un petit peu plus gros que l'autre pour qu'il puisse le manger. Lacordaire a dit : "*Entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui libère.*" C'est tellement évident qu'il est impossible de penser que les libéraux croient réellement à ce qu'ils disent, que le laisser-faire absolu puisse conduire à un état souhaitable de la société. Mais il y a eu aussi des gens pour croire pendant un peu plus d'un siècle aux aberrations qui émaillent le discours marxiste. Pour la liberté, il faut que l'État mette en place des contraintes. Les commissions anti-monopoles ne jouent cependant pas toujours leur rôle. En France, on peut citer Hachette et Vivendi Universal. Aux USA, la loi anti-trusts ne peut pratiquement rien faire face à Microsoft. L'État est pris entre deux positions : empêcher le monopole et/ou risquer de se faire manger par le monopole étranger.

La valeur travail de Ricardo

Ricardo a élaboré la théorie de la valeur travail qui lui permet d'analyser à sa façon la répartition. En voici l'idée générale.

- **Travail et rareté**

Ricardo écrit : "*Les choses tirent leur valeur de deux sources : de leur rareté et de la quantité de travail nécessaire pour les produire.*"

On aurait pu imaginer l'équation : Valeur = f (travail ; rareté et/ou utilité).

Personne ne l'a jamais fait parce c'est impossible. On ne peut pas avoir comme élément explicatif à la fois le travail et la rareté. Il y a donc **deux séries de théories de la valeur**. Les **valeurs travail**, celles des classiques, essentiellement de Ricardo et de Marx et la **valeur rareté** que l'on appelle plus généralement **valeur utilité**, celle des néoclassiques.

Selon que l'on se réfère à la valeur travail ou à la valeur rareté, on aboutit à deux explications différentes des prix que l'on ne peut pas articuler logiquement entre elles.

La valeur rareté a un avantage sur la valeur travail. Ceux qui recourent à elle peuvent se permettre de ne jamais faire référence à la valeur travail. Ils expliquent tout, plus ou moins bien. Ceux qui partent de la valeur travail sont conduits à exclure certaines explications. Ricardo dit "*évidemment je ne parle pas du prix des tableaux précieux - Seule leur rareté explique leur prix-*". Il dit aussi et c'est plus grave "*Le plus grand nombre d'objet que l'on désire posséder étant le fruit de l'industrie, on peut les multiplier à un degré auquel il presque impossible d'assigner des bornes, toutes les fois qu'on voudra y consacrer l'industrie nécessaire pour les créer.*" Il est vrai qu'on peut produire autant d'objets que l'on veut mais on ne peut pas produire tout à la fois. Il ne réalise pas en disant cela, que la possibilité de produire n'est pas absolue, qu'il existe des phénomènes de rareté relative. La rareté relative est toujours présente quoi qu'on fasse. Ricardo ne l'avait pas vu, il ne l'a pas dit.

- **La valeur d'un bien est égale à la quantité de travail nécessaire pour le produire**

Ricardo reprend Smith. Qu'est ce que ce prix ou cette valeur ? Il faut introduire **un nouveau concept : celui de prix naturel ou prix de marché**. Smith écrit : "*Dans chaque société, dans chaque localité, il y a un taux moyen ou ordinaire pour les salaires, pour les profits, pour les rentes. On peut appeler ce taux moyen ou ordinaire, le taux naturel du salaire, du profit ou de la rente pour le temps ou le lieu dans lequel ce taux domine communément. Lorsque le prix d'une marchandise n'est ni plus ni moins ce qu'il faut payer suivant leur taux naturel, la rente, les*

salaires et les profits alors cette marchandise est vendue ce que l'on peut appeler son prix naturel." En même temps, lui et Ricardo disent bien que "*n'importe quel accident fera quitter ce prix et on aura le prix du marché.*" Par exemple, le prix du vin monte parce qu'il y a eu moins de raisin en raison de la grêle.

Si l'offre est inférieure à la demande, le prix du bien monte. Les prix étant importants, les profits seront importants - Comme par hasard, les salaires non ! -Beaucoup de capitalistes viendront faire du profit. Beaucoup de capitalistes viennent, l'offre augmente et le prix redescend pour revenir à son prix naturel.

Pas de discussion sauf que le prix naturel n'existe pas. C'est un prix conceptuel (ce qui ne signifie pas qu'il est idiot), construit dans la tête du théoricien. C'est le prix qui s'établirait si les conditions de la concurrence le laissaient s'établir sans que rien ne change et qu'il n'y ait jamais d'accident. Les classiques en sont tellement convaincus que Ricardo dit "*Je ne m'occuperai pas des prix du marché, je ne m'occuperai que des prix naturels.*" On les a appelés depuis des **prix de long terme** - ceux qui s'établiraient si, pendant tout un temps on laissait les choses fonctionner." -

Cette construction intellectuelle repose sur trois hypothèses nécessaires :

- Le long terme (faire comme si cela durait très longtemps...)
- La mobilité (en théorie parfaite surtout pour les néo-classiques !) des capitaux
- Le ré-investissement immédiat de toute épargne. (dans la mesure où on refuse les délais, le court terme peut devenir long terme !)

• **Schéma de la théorie de la valeur de Ricardo**

Valeur d'un bien = Salaires + Profits + Rentes

Tous les économistes reconnaissent que la valeur d'un bien est la somme des salaires, des profits et des rentes. Mais ils croient aussi que (**Salaires + Profits + Rentes**) sont la **cause** de la valeur :

Salaires + Profits + Rentes \Rightarrow Valeur

Ricardo, en tant que logicien encore admirable et admiré, dénonce cela. Il affirme connaître directement la valeur d'un bien par la quantité de travail nécessaire pour le produire. Le travail est celui direct des ouvriers pour produire le bien mais aussi celui qu'il a fallu pour produire les machines... Voilà son idée : "*Je connais la valeur et c'est cette valeur qui va se distribuer en salaires, profits rentes*" :

Valeur \Rightarrow Salaires + Profits + Rentes

Les salaires sont connus : ce sont **les salaires de subsistances**. Ricardo en donne une définition : "*Le salaire de subsistance est ce qui permet à la classe ouvrière de subsister sans accroissement ni diminution.*". C'est la fameuse "loi d'airain" de Lassalle.

La **rente** est expliquée d'une façon que tous considèrent comme parfaite. Elle s'explique indépendamment. On n'en parle plus beaucoup, à l'époque c'était essentiel. La rente pétrolière était encore récemment d'actualité.

Le **profit n'est plus qu'un résidu** au sens où il est déduit parce qu'on connaît le reste. Il peut bien sûr être très important, mais c'est ce qui reste quand on a retiré les salaires et la rente de la valeur du produit. Il faudrait développer.

- **Validité de cette théorie ?**

Ricardo et Jean Baptiste Say étaient contre les lois sur les pauvres. En Angleterre, les paroisses subvenaient aux besoins des miséreux. Ricardo est persuadé que si on les aide cela va aller de mal en pis. Son raisonnement est hallucinant parce qu'apparemment sans faille. Si vous nourrissez les pauvres, ils vont avoir des enfants et la population va s'accroître. Si la population s'accroît de nouvelles terres seront mises en culture. Ces nouvelles terres seront moins fertiles que les précédentes car on avait pris au départ les meilleures, les rentes des bonnes terres vont augmenter, une partie supplémentaire de la valeur du produit sera mangée pour les propriétaires fonciers. Le prix du blé va augmenter, de nouvelles terres moins fertiles seront mises en cultures. Les profits vont donc décroître. Ricardo redoute certainement que les profits décroissent mais il y a pire. Si les profits décroissent, les capitalistes ne s'en serviront plus. On embauchera encore moins de travailleurs, il y aura encore plus de pauvres.

Ricardo n'avait pas imaginé le développement de la productivité agricole dans les proportions que nous connaissons aujourd'hui. Il était convaincu que l'abandon des pauvres à leur triste sort était un moindre mal et nous aurions sans doute hélas pensé la même chose à l'époque !

Bibliographie

Mouchot, Claude

Les théories de la valeur / Claude Mouchot. Paris : Economica, 1994. 112 p.

ISBN : 2-7178-2630-0

Mouchot, Claude

Méthodologie économique / Claude Mouchot. Paris : Hachette Education, 1996. 318 p. (HU. Economie)

Bibliogr. Index. ISBN : 2-01-144948-0

Nouvelle édition à paraître en mars 2003 aux éditions du Seuil

Rosanvallon, Pierre

Le capitalisme utopique : histoire de l'idée de marché / Pierre Rosanvallon. Paris : Seuil, 1999. 272 p. ; 18 x 11 cm. (Points, 0768-1143. Essais, 0768-0481)

ISBN : 2-02-036493-X

Les œuvres :

Ricardo, David.

Des principes de l'économie politique et de l'impôt / David Ricardo ; trad. Cécile Soudan. Paris : Flammarion, 1993. 512 p. (GF, 0768-0465)

2-08-070663-2

Say, Jean-Baptiste.

Traité d'économie politique, ou simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses / Jean-Baptiste Say ; éd. Horace Say. 6e éd. rev. et corr. Osnabrück (Allemagne) : Zeller, 1984. VII-640 p. (Principaux économistes)

Smith, Adam.

Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations : livres I et II / Adam Smith ; trad. Claudie Baker, Christiane Bernard, Denise Berthaud, et al. ; coord. Philippe Jaudel ; éd. sous la dir de Jean-Michel Servet. Paris : Economica, 2000. XIX-389-III p

ISBN : 2-7178-4034-6

Smith, Adam.

Recherche sur la nature et les causes de La richesse des nations : livres III et IV / Adam Smith ; trad. Claudie Baker, Christiane Bernard, Denise Berthaud et al. ; dir. Philippe Jaudel ; collab. Emmanuel Blanc, Jérôme Blanc, Pierre-Henri Goutte et al.. Paris : Economica, 2002.

ISBN : 2-7178-4505-4

Smith, Adam.

Théorie des sentiments moraux / Adam Smith ; éd. et trad. Claude Gautier, Michaël Biziou, Jean-François Pradeau. Paris : PUF, 1999. 480 p. (Léviathan)

ISBN : 2-13-049524-9